

# Marie FAILLARD

**née TOULLEC de Locmaria-Berrien**

**Parisienne et employée chez des israélites.**

En 1940, année de mes seize ans, j'étais aide-caissière chez M. et Mme LÉVY, propriétaires d'un magasin de confection rue du Temple.

Le 14 juin, l'armée allemande entra dans Paris, déclarée « ville ouverte ». Mes employeurs prirent peur et se réfugièrent un peu plus tard en zone dite libre... M. LÉVY revint, puisque les citoyens français de confession israélite n'étaient, à première vue, pas inquiétés...

**Persécutions « raciales »...**

Cependant, très rapidement, il y eut le Statut des Juifs d'octobre 1940 et le propriétaire dut apposer une affiche sur la vitrine du magasin : "Juif français" sur fond bleu-blanc-rouge...

Je fus témoin de la recherche des Juifs à laquelle se livraient les occupants...

Deux israélites s'étaient réfugiés, en passant par l'escalier de service, dans l'appartement sis au-dessus du magasin. A peine étaient-ils arrivés que nous vîmes surgir deux Allemands dans la boutique. Ils fouillèrent partout : en vain... La chasse aux juifs avait commencé...

## **Hypocrisie allemande...**

M. LÉVY souhaitait fortement le retour de son épouse et de sa fille ; pour franchir la ligne de démarcation et séjourner à Paris, des laissez-passer et des "papiers" étaient nécessaires...

Je me rendis à la Kommandantur à cet effet. Trois secrétaires, successivement, m'opposèrent un refus cassant. C'est alors qu'un officier, maniant parfaitement la langue française, me pria de le suivre, ce que je fis...Il ordonna à une secrétaire de me donner les laissez-passer nécessaires...Cette attitude aimable et compréhensive cachait un froid calcul : il était en effet plus facile aux Allemands de mettre la main sur les juifs en zone occupée qu'en zone sud... Quant à nous, nous ne pouvions imaginer les atrocités à venir...

Madame LÉVY et sa fille revinrent, mais quelques temps après, Monsieur LÉVY fut arrêté et déporté... Nous ne le revîmes jamais.

Donc, tôt confrontée aux Allemands, je nourrissais à leur égard la plus grande méfiance... Ayant contracté la rougeole, je ne pus demeurer à Paris. Je rentrai en Bretagne pour me soigner... Mon père ne voulut pas me laisser repartir...

## **Débuts dans la résistance, 1943...**

Je fus recrutée par Armel COANT en février 1943. Mon travail était la recherche d'armes : fusils de chasse, révolvers, que je cachais chez moi...

Puis je distribuai des tracts et journaux anti-nazis, en choisissant soigneusement les destinataires... Il ne fallait pas se tromper de porte : les collaborateurs en tous genres prospéraient, particulièrement les spécialistes du marché noir, car les Allemands payaient le prix fort...

Le problème du S.T.O. divisa les jeunes gens concernés en deux camps : certains, ayant foi dans le Maréchal PÉTAINE, pensèrent qu'il fallait collaborer pour hâter la fin de la guerre et de l'Occupation ; ils acceptèrent de travailler en Allemagne... En revanche, nombreux furent ceux qui refusèrent et donc naturellement conduits à s'intéresser à la Résistance et à se renseigner sur la possibilité d'entrer dans un maquis...

Beaucoup de ces jeunes gens passèrent à cet effet chez moi, mais je fus assez prudente pour ne pas les héberger. Je contactais le plus tôt possible le chef de réseau qui les acheminait ensuite vers le maquis...

La Résistance s'organisait peu à peu, se faisait plus efficace, disposait de toujours davantage d'armes... Nous durcissions notre action : du sabotage, on en vint à la guerre d'embuscade...

### **Première frayeur : perquisition, fin juin 1944...**

Au début de l'été, un groupe d'Allemands accompagné d'un milicien fit irruption à mon domicile, à cinq heures du matin... Mon mari, réfractaire au S.T.O., dormait près de moi... J'eus la réaction instinctive de le repousser afin de le dissimuler aux regards...

"Pas d'homme ici, madame" ?

"Non" !

Je disposai la couverture du mieux que je pus mais la pensée me traversa que nous allions mourir...

"Où est votre mari" ?

"Je ne sais pas, n'ayant pas de ses nouvelles" !

J'essayai de tenir un discours cohérent, car il fallait faire preuve de logique jusqu'au bout... Ils étaient cinq dans la pièce, heureusement fort mal éclairée : le milicien, un gradé et trois soldats. L'un d'eux braqua sa mitraillette sur moi, tandis que les autres s'affairèrent à fouiller la maison de fond en comble, jusqu'au grenier où ils firent valser l'avoine...

Je craignis la découverte de la correspondance que m'adressait mon beau-frère, membre du maquis de Savoie, correspondance que j'avais cachée dans le mur de pierre. La peur me gagnait... Je pris, dans son berceau, mon bébé et lui donnai le sein. Ce fut à ce moment que je "craquai". Je les insultai en breton.

Le milicien me dit alors : "vous l'avez bien caché, Madame" ! Je répondis : "Si vous le trouvez, donnez-moi donc de ses nouvelles" !. Il répliqua : "Nous reviendrons" !

J'avais eu une chance extraordinaire... Il ne fallait pas la tenter à nouveau. En réfléchissant, l'évidence s'imposa à moi ! J'avais été victime d'une dénonciation...

Dans le village, un étalonnier hébergeait deux réfractaires et il était convenu que je devais les prévenir au moindre signe de danger... J'y allai. Les deux hommes, bientôt rejoints par mon mari, se cachèrent dans de grands sapins...

### **Deuxième frayeur : arrestation à Scignac, Juillet 1944.**

Un jeune homme, mon "contact" dont j'ignorais le nom par mesure de sécurité, me demanda des renseignements concernant le nombre d'Allemands installés à Scignac, le matériel de combat dont ils disposaient, leurs postes de guet.

A mon arrivée au bourg, peu de Français en vue, mais beaucoup d'Allemands... L'un d'entre eux, perché dans un arbre, me demanda mes papiers. Comment allai-je justifier ma venue ? Il me fallait trouver sur le champ une raison valable... J'affirmai me rendre à la pharmacie, parce que mon bébé était malade... On me laissa passer.

Le pharmacien, M. MONGE, qui était des nôtres, me donna les renseignements voulus par la Résistance et un sac de médicaments. Mais au dehors, deux Allemands m'attendaient : "Mairie" !... Ils m'encadrèrent jusqu'à la mairie où je devais subir un contrôle renforcé de mes papiers...

J'y rencontrai une amie à qui je donnai des nouvelles de son fiancé, maquisard... Nous attendions... Au bout d'un moment, j'attirai l'attention des Allemands et leur signalai que mon bébé était malade...

L'Allemand qui tenait les interrogatoires me fit entrer dans une pièce...

"Vous connaissez des terroristes" ?

"Non" !

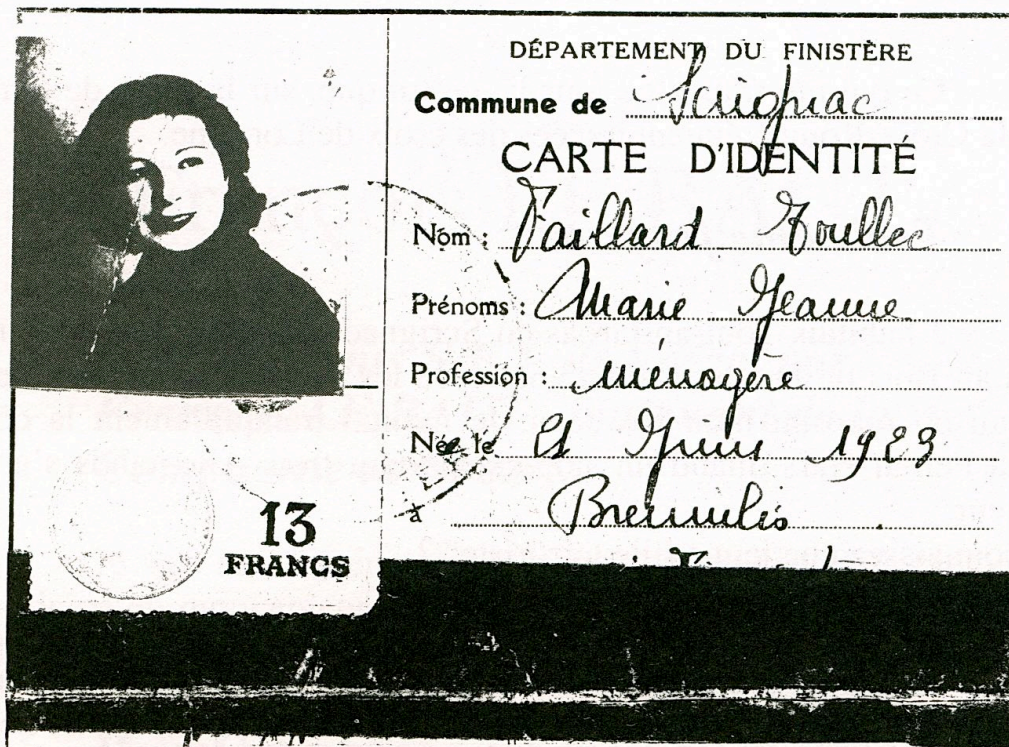
"Où est votre mari" ?

"En Allemagne" !

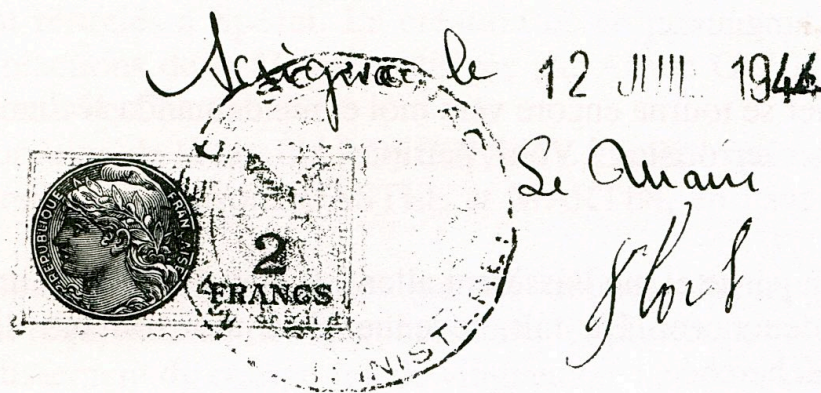
"Où habitez-vous" ?

"A l'autre bout de la commune, à Coat-ar-Herno" ! (ce qui était un men-songe).

Il me relâcha et me fit accompagner à la sortie du bourg.



Vu pour validation



### *De l'utilité de la langue bretonne...*

Sur le chemin du retour, j'aperçus soudain la casquette de mon père qui se déplaçait au ras du sommet du talus... Inquiet à mon sujet, il était venu aux nouvelles.

Mon père ne m'avait pas vue, mais il risquait fort d'être mis en joue par un Allemand caché dans un arbre... Je chantai alors à l'adresse de mon père, en breton : "Reste dans le champ ! Ne te montre pas" !...

Quelques centaines de mètres plus loin, nous nous rejoignîmes et il fondit en larmes...

Ce qui me frappa ce jour-là, ce fut que, sur la route de Scignac jusqu'à la Croix-Rouge, étaient tracées des croix de Lorraine.

### **Troisième frayeur.**

J'habitais Toul-an-Groas en Scignac et j'allai prendre livraison d'armes au Bois de Fréau en Poullaouën. Je les cachai dans le double fond du landau où reposait mon fils Jean. Je montai tranquillement la côte du Cloître à Pen-ar-Hars quand un side-car portant trois Allemands s'arrêta à ma hauteur.

"Vous connaissez une jeune fille terroriste" ?

"Non" !

Je compris immédiatement que cette jeune fille recherchée, c'était moi... Ils examinèrent mes papiers... J'avais très peur qu'ils ne tirent une rafale de mitraillette dans le landau, dont le contenu aurait explosé : mon fils et moi aurions été désintégrés. A ma grande surprise, un des soldats se mit à pleurer... L'officier m'expliqua qu'il avait un enfant qu'il n'avait jamais vu... Le soldat me demanda la permission d'embrasser mon fils. Je ne refusai pas... Mon bébé gazouilla et sourit... A son âge, il ne faisait pas de différence entre les langues...

L'officier se tourna encore vers moi et me demanda sèchement :

"Vous connaissez des terroristes? Vous, patriote"!

"Non" !

Ils abandonnèrent la partie et me laissèrent aller... Il était évident qu'une fois de plus, j'avais été dénoncée... De fait, revenue chez moi, on me dit que j'étais activement recherchée...

### **Bilan...**

Si c'était à refaire, je referais le même parcours, en prenant, à la lumière de cette expérience, encore davantage de précautions...

Je n'éprouve pas de haine à l'égard des Allemands, mais, pour être tout à fait sincère, je ne les aime pas... Trop de mes amis sont morts, martyrisés, torturés...

Ce fut cependant une très belle période, exaltante, en dépit des angoisses, de la peur omniprésente, car il existait une grande amitié, une solidarité profonde entre les résistants d'un même groupe...



La classe de 4<sup>e</sup> D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

## Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

### Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.